

## L'insoutenable dévoiement de « l'universel »

Blaise Ndala

Number 173, 2022

Je cultive le jardin de la furie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ndala, B. (2022). L'insoutenable dévoiement de « l'universel ». *Moebius*, (173), 127–136.

# L'insoutenable dévoiement de « l'universel »

Blaise Ndala

Cher Gabriel,

Au moment où je couche par écrit ces mots, ton avion doit être quelque part au-dessus de l'Atlantique, entre Paris et Montréal, point de transit avant que tu ne retrouves tes pénates en terre d'Acadie. Tu rentres d'un très court séjour dans la Ville lumière, Paris, où tu étais invité, in extremis, m'as-tu confié, pour un spectacle qui allait accompagner l'élévation d'une grande femme des lettres au rang de commandeuse de la Légion d'honneur. Autant dire l'une des plus hautes distinctions honorifiques décernées par la France à un étranger, en l'occurrence à une grande Acadienne: Antonine Maillet.

Chez nous, toute personne qui visite les Maritimes se doit de faire un arrêt au Pays de la Sagouine. C'est aussi à Antonine Maillet qu'elle le doit, car la native de Bouctouche est celle qui a donné naissance au personnage éponyme, l'inscrivant à jamais dans l'imaginaire collectif acadien d'abord, universel ensuite – un peu comme en terres perses, arabes et indiennes, les auteurs des *Mille et une nuits* ont fait de Shéhérazade une figure mythique transcendant le local.

Tu auras compris que ce détour par ton escapade parisienne, qui intervient trois semaines après mon retour du même « centre » au lendemain du prix Goncourt décerné à mon ami Mohamed Mbougar Sarr, n'a d'autre but que de revenir sur un échange amorcé il y a quelques jours à peine. Sur un réseau social, tes yeux sont tombés sur un statut que je lançais sous le titre un tantinet abrasif de « Postures ». Un statut auquel tu as voulu réagir en privé, parce qu'il trouvait un écho chez toi, comme je n'allais pas tarder à le comprendre. Un statut que j'ai rédigé sur une saute d'humeur, après quelques joutes recensées sur la toile comme autant de spasmes nés d'une sortie d'un auteur afrodescendant – si tu me passes l'expression. Ce dernier déplorait de voir si souvent le mot « écrivain » accolé à son nom être gratifié d'un adjectif renvoyant à son pays d'origine, un détail qu'il récusait donc, car il eut aimé, plaider-il, être lu, présenté et reconnu comme « un écrivain-tout-court ».

Un statut où, parce que la question m'a souvent été posée, je disais mon malaise face à un réflexe de plus en plus courant chez les écrivains afrodescendants, en particulier ceux qui écrivent en français depuis les diasporas mouvantes, celui de réfuter toute association avec le pays ou le continent d'où l'on tire ses origines proches ou lointaines. Ainsi, untel dira avec plus ou moins de véhémence qu'il n'est pas un écrivain « malien », mais bien un écrivain-tout-court. Telle autre apostrophera son vis-à-vis en lui faisant remarquer qu'elle ne voit pas pourquoi on juge pertinent de préciser le lien qui la rattache à une aire géographique, une mention dont on dispense « toujours » sa consœur française.

Ce malaise, cher Gabriel, en vérité un agacement refoulé, prit d'abord la forme d'un scepticisme lorsqu'en 2007, une quarantaine d'écrivains, dont beaucoup d'origine africaine mais ayant un lien direct avec le « centre » (par la nationalité française ou par la résidence en Hexagone), signèrent un manifeste intitulé

« Pour une “littérature-monde” en français<sup>1</sup> ». Le geste arrivait à la suite de la conceptualisation de la notion de « littérature-monde<sup>2</sup> » par le regretté Michel Le Bris, qui nous a légué le très beau festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo. C’est que, dans la foulée de plusieurs prix littéraires décernés cette année-là à des auteurs nés hors de l’Hexagone, Le Bris et ses amis annoncèrent une révolution qualifiée de « copernicienne ». Celle-ci tiendrait au fait que « le centre, point depuis lequel était supposée rayonner une littérature franco-française, n’est plus le centre. Le centre, jusqu’ici, même si de moins en moins, avait eu cette capacité d’absorption qui contraignait les auteurs venus d’ailleurs à se dépouiller de leurs bagages avant de se fondre dans le creuset de la langue et de son histoire nationale : le centre, nous disent les prix d’automne, est désormais partout, aux quatre coins du monde. Fin de la francophonie. Et naissance d’une littérature-monde en français<sup>3</sup> ».

Drôle d’émancipation, me dis-je alors, que celle consistant à rejeter le joug du centre francophone, coupable de s’ériger en fossoyeur des identités plurielles, pour, dans le même souffle, prescrire un « mondialisme » qui aurait forcément, du fait de l’inégalité symbolique des pôles culturels, le don de laisser dans l’angle mort les périphéries les moins bien loties en instances de légitimation. Drôle de paradigme, estimai-je, que celui qui laissait planer l’idée selon laquelle, loin de l’exception culturelle mise en avant par les pères de la Francophonie, la littérature était finalement une marchandise comme une autre : une denrée que des auteurs interchangeables versaient dans le grand flux commercial où venait s’approvisionner un lectorat majoritairement occidental. N’était-ce pas là vouloir remplacer

---

1. *Le Monde*, 15 mars 2007, en ligne : [https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde\\_883572\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html)

2. Michel LE BRIS et Jean ROUAUD, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

3. *Op. cit.*

une hégémonie par une autre, un tropisme franco-français par un nivellement identitaire de façade ne pouvant gommer tous les marqueurs qui permettaient à une Fatou Diome d'être accueillie au BOZAR de Bruxelles tandis qu'une poétesse publiée à Dakar mourait, anonyme dans son propre pays? Il me semblait alors, cher Gabriel, que si le centre était partout au moment où ce débat faisait rage du côté de Saint-Germain-des-Prés, il s'agissait là du secret le mieux gardé de la République des Lettres.

Mon scepticisme culmina lorsque, depuis mon Québec (je n'étais pas encore installé en Ontario), le romancier en herbe que j'étais eut le sentiment que beaucoup d'écrivains afrodescendants, y compris des plumes que l'on trouve parmi les signataires du bientôt célèbre « Manifeste pour une littérature-monde », lorsqu'ils choisissaient de s'intégrer dans la vie littéraire française, digéraient mal le fait que le centre ne veuille pas les assimiler purement et simplement aux auteurs français. Je soupçonnai que l'attrait que suscitait chez certains parmi eux le projet de Michel Le Bris avait beaucoup à voir avec un besoin de revendiquer leur « normalité », celle dont était auréolé le plus naturellement du monde n'importe quel écrivain du pays de Zola. Pour ainsi dire, la « littérature-monde » serait pour eux, me persuadai-je, un sauf-conduit vers un Graal dont ils estimaient qu'il leur était inaccessible : « l'universel » à la française. Et voilà les écrivains des « marges » exhortés à rejoindre le cercle, à choisir avec quels trémolos ils allaient célébrer la langue française désormais libérée de la Francophonie.

En relisant les commentaires de mes amis africains sur l'écrivain qui réclamait sa part d'universel dans sa biographie express, j'ai essayé, cher Gabriel, d'imaginer Haruki Murakami s'arracher les cheveux sur un plateau de la télévision française ; Toni Morrison sortir de ses gonds chez Guy A. Lepage (rêvons, Gabriel, rêvons !), parce que l'un et l'autre auraient été présentés respectivement comme un écrivain japonais et une écrivaine afro-américaine. Je n'ai reconnu ni l'un ni l'autre dans ce scénario

hypothétique, ou peut-être mon esprit a-t-il jugé que mon duo n'était pas le bon pour ce casting de composition.

Ne va pas croire, cher Gabriel, que je sois insensible aux craintes exprimées par nombre de ces hommes et femmes qui comptent dans leurs rangs de grands esprits. Certains sont d'ailleurs des amis avec qui j'aime discuter, aussi bien de littérature que des bruits du monde. La plus lancinante de leurs craintes, je ne le sais que trop bien, est de voir certaines étiquettes utilisées dans le but affiché d'offrir une lisibilité dans une masse éditoriale touffue, de les assigner à une résidence identitaire, de les ghettoïser. Ils deviendraient alors de pâles figurants d'un exotisme littéraire de mauvais aloi. Il ne resterait plus à la critique (et peut-être au lectorat) qu'à leur imposer des thématiques ethnocentrées : polygamie, colonisation, immigration, terrorisme, etc., avant que le piège de l'essentialisation sur eux se referme à jamais. Je peux, pareillement, imaginer la sidération de cet immense penseur que demeure Édouard Glissant, lui le Français d'outre-mer qui s'est vu catalogué « écrivain francophone » (comme avant lui un certain Aimé Césaire), tandis que l'Irlandais Samuel Beckett et le Roumain Eugène Ionesco ont leurs œuvres rangées partout en Hexagone dans le rayon « littérature française ». Telles sont, en effet, quelques-unes des absurdités franco-françaises dont l'inventaire vaudrait à lui seul une thèse de doctorat.

Pourtant, le contrecoup né de ce besoin effréné de « normalisation » aux relents de nivellement identitaire factice m'a toujours semblé trop délétère pour être banalisé. Tout d'abord, les tenants de cette vision, qui va bien au-delà du courant de la « littérature-monde », ont fini par faire admettre de manière implicite que les différences que nous véhiculons pouvaient constituer une tare. Un boulet qui, chez une partie d'entre nous, ne seyait pas à une certaine idée de l'universel reconnu aux Hemingway, Kafka, Camus, Colette et autres De Vigan. Autrement dit, en mettant un point d'honneur à opposer l'universalité supposée de « l'écrivain-tout-court » au localisme

atavique de l'écrivain qui revendiquerait une ou plusieurs identités à soubassement géoculturel, les « mondialistes » entretiennent une idée des plus problématiques : l'on ne pourrait prétendre à l'universel si l'on se présente en même temps comme malgache, romand ou acadienne. Selon cette même logique, le moyen idoine de se hisser à hauteur de ce Graal nommé « universel » consisterait à opter pour ce que j'appelle « l'émancipation par soustraction » : moins je veux être reçu comme un Africain, plus grandes sont mes chances d'être adoué comme auteur « respectable ». Ainsi, peu importe que l'œuvre produite par une Emmelie Prophète ou un Mohamed Mbougar Sarr atteste de leur caractère universel en raison du regard que les deux romanciers portent sur l'universelle condition humaine, cette vision « mondialiste » voudrait que seule une « amputation » assumée de la part haïtienne ou sénégalaise des intéressés soit à même de leur ouvrir les portes du Graal convoité.

Voilà comment on en arrive, cher Gabriel, avec les meilleures intentions du monde s'il en est, à reconduire dans un paradoxe des plus malheureux ce regard qui très longtemps a eu pour effet d'invisibiliser les imaginaires des « marges ». Je te parle des peuples tenus hier encore pour quantité négligeable, ceux à qui a dû penser le Congolais Sony Labou Tansi lorsque, répondant au sempiternel « pourquoi écrivez-vous », il déclara : « parce que je suis six siècles de silence ». Une réponse qui aurait pu jaillir des tripes d'un Donat Lacroix, auteur de *Viens voir l'Acadie*, que je découvre grâce à toi : « Deux ans ont passé, on n'a fait qu'exister, perdus dans le silence. » La poète de Pessamit Joséphine Bacon ne dit pas autre chose lorsqu'elle se présente en « survivante d'une histoire qu'on ne raconte pas ». Il est permis de parier que ce même silence aurait pu rappeler à un Réjean Ducharme le « Speak white! » de ce temps où la toute-puissance du Canada anglais ne s'encomrait guère de subtilité face aux francophones de la Belle Province. Plus près de moi, un Patrice Desbiens, qui sut couler dans sa poésie le « syndrome de l'homme invisible » franco-

ontarien, n'aurait pas renié non plus la belle saillie tansienne. Et moi de convoquer sur mon mur Miguel Torgua, dont une conférence livrée au Brésil en 1954 a pris la forme d'un livre désormais célèbre, un texte où sont évoquées la terre natale, les montagnes du Portugal : *L'universel, c'est le local moins les murs*<sup>4</sup>. Y a-t-il meilleure formule pour dire cette lapalissade qui nourrit tant de passions aussi bien dans l'aire francophone que chez les anglophones, ces derniers ayant d'ailleurs inspiré Michel Le Bris (de son propre aveu) avec leur « World Literatures in English » ?

Lapalissade, en effet, puisque ni les écrits de Victor Hugo sur la condition ouvrière de la France du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, ni la poésie de Mahmoud Darwich mâtinant la nostalgie du pays perdu, et encore moins la prose de Soljenitsyne sur les goulags des soviets, n'ont jamais empêché quiconque de constater que les trois étaient totalement ancrés dans les imaginaires de leurs terroirs respectifs, tout en étant totalement universels par la puissance d'évocation des thèmes qui résonnent chez n'importe quel esprit de par le monde. Darwich a d'ailleurs longtemps présidé l'Union des écrivains palestiniens – un détail, mais un détail moins encombrant que l'on voudrait le faire croire.

Tu m'as écrit, cher Gabriel, que mon malaise répondait au tien. Que les mots du Sénégalais Sembène Ousmane que je citais – « L'universel commence dans mon village » – te rappelaient ceux de ton ami Jean-Philippe, qui écrivait pour sa part que « Rome itou, c'était un trou avant Virgile ». J'aurais dû te répondre tout de suite qu'il y a en Afrique, dans les Caraïbes et sans doute en Acadie beaucoup de Rome qui seraient bien heureuses que ceux de leurs enfants qui brillent un tant soit peu grâce aux lumières du centre n'aient pas honte de dire que c'est de ce « trou-là » qu'ils sont aussi, en quelque sorte, les visages lumineux. Pas juste des lumières « universelles ». Tu m'as arraché un sourire

---

4. Miguel TORGUA, *L'universel, c'est le local moins les murs*, traduit du portugais par Claire Cayron, Bordeaux, William Blake, 1986.

lorsqu'évoquant l'ambiguïté derrière un « universel » dévoyé, cache-misère d'un eurocentrisme colonial de plus en plus malmené, tu t'es dit conscient de ton propre « statut double de colonisateur et de colonisé ». J'ai compris par là que tu évoquais le « Blanc » que tu es. Un « Blanc » qui, parce qu'acadien, n'est pas moins regardé de haut par nombre de celles et ceux qui vous ont accueillis à Paris dans le sillage d'Antonine Maillet, mais également par bien des membres du groupe francophone majoritaire ici même. Je parle du regard que portent depuis notre centre à nous, Montréal, certains défenseurs acharnés du fait français en Amérique du Nord, eux pour qui Acadiens, Franco-Ontariens et autres Fransaskois ne sont que d'obscurs cousins en voie d'extinction. Tu connais la musique et ses choristes, souffre que je ne te fasse pas de dessin.

Voilà qui nous ramène au cœur du sujet : bien au-delà des petites guerres de tranchées comme le milieu littéraire parisien sait en accoucher d'une saison à l'autre, il me semble bien que nous, créateurs francophones des marges, perdrons toujours au change à vouloir donner des gages de notre « normalité » à des instances qui jamais n'oublent, elles, que l'universalisme du plus fort est toujours le meilleur... à vendre à plus petit que soi.

Humains avant tout ? Assurément.

Sony Labou Tansi, toujours lui : « Je suis un homme où se sont embourbés tous les Autres. »

À l'évidence, la seule vérité, si vérité il y a, est celle que l'auteur ou l'autrice donne à voir dans ses écrits.

Mais quand on a affirmé cela, il reste que nous parlons toujours de quelque part. Même lorsqu'elle se nourrit d'héritages multiples, eux-mêmes en recomposition permanente parce qu'en perpétuel métissage (jusqu'à l'ultime créolisation à laquelle nul n'échappera, nous suggère Édouard Glissant dans *Poétique de la Relation. Poétique III*), notre prise de parole est toujours située – ce qui n'appauvrit en rien notre capacité à réinventer le monde avec autant de couleurs qui disent la beauté et la richesse infinie de

la littérature. Et ce n'est pas Antonine Maillet, qui affirme avoir pour idoles à la fois Proust, Faulkner et Gabriel García Márquez, qui risque de me contredire. La première écrivaine non française à avoir remporté le Goncourt l'a reconnu elle-même : à travers sa personne, ce n'est pas « une écrivaine-tout-court » que le président français a voulu honorer, mais bien une porte-étendard de ce que l'Acadie culturelle a su produire sur les cendres du « grand dérangement ».

Julien Delorme, un ami français qui s'est mêlé au débat sur mon mur, m'a avoué pour sa part que mon propos rejoignait son propre questionnement lié à « [s]a position de commercial, de passeur, et de lecteur de textes venant de toute la francophonie, et des littératures étrangères ». Il a ajouté : « Et la question se pose pour moi à l'inverse à vrai dire : comment lever ce soupçon, pas légitime mais persistant surtout en France, mon cher Blaise, qu'une lecture ayant une provenance géographique autre puisse intéresser les gens ? »

À ce grand défenseur du livre étranger dont je suis l'engagement avec intérêt, j'ai fait savoir ce que je pensais de l'attitude du lectorat devant l'élément d'extranéité pouvant être décelé derrière un patronyme ou une origine : « Le fait que je sois un écrivain canadien, franco-ontarien d'origine africaine relève du factuel. Si cela ne dit que très peu de choses sur mes écrits, qui véhiculent leur propre "vérité" et convoquent leurs propres lieux, je ne crois pas que la chose doive être camouflée pour autant. » Par ailleurs, qu'une certaine logique commerciale, voire éditoriale, fournisse des regroupements qui orientent le lectorat n'a pour moi rien de scandaleux. Pareille logique est susceptible de produire deux effets à l'égard desquels, à l'évidence, je n'ai aucun pouvoir : attirer une personne qui nourrit une saine curiosité envers ce qui pourrait faire de mon imaginaire un lieu singulier, ou à l'inverse, faire se détourner quiconque jugerait que l'élément d'extranéité qui lui saute aux yeux est le signe que mes textes se situent hors de son champ d'intérêt. Entre les deux réflexes,

ai-je dit à mon ami, le commercial en lui dispose d'un espace où déployer son bagout et ses talents de passeur – je n'ai pas osé dire « de marketeur ».

Cher Gabriel, il reste tant et tant à dire sur un sujet que nous n'avons jusqu'ici fait qu'effleurer, et déjà le devoir m'appelle ailleurs. Tandis que je te conseille à nouveau le brillant essai du togolo-français Sami Tchak *La couleur de l'écrivain* (La cheminante, 2014), laisse-moi t'exhorter à me prévenir de ton prochain passage au Centre national des arts. Nous pourrions nous asseoir à la meilleure brasserie de la capitale pour une variation sur le même thème, puisque demeure entre nous, entre autres, la question existentielle que tu m'as posée: « Comment savoir si celui qui t'invite invite l'artiste ou s'il est guidé par le souci de remplir son quota de minorités visibles ou non visibles? » Eh bien, cher ami, qui a dit que les eaux tumultueuses des identités assignées, assumées ou revendiquées étaient plus limpides que celles de la Petitcodiac? Replongeons-y bientôt, veux-tu?

Amitiés,

Blaise Ndala

Écrivain franco-ontarien d'origine congolaise